



CO
éditions
/ POLAR

DIDIER FARCY

DERNIER
CHAPITRE

OU LE SANG DES AUTRES

Didier Farcy

Dernier chapitre
ou le sang des autres

Roman



*Du même auteur
chez n'co éditions*

*Bourbon glacé – 2024
En finir avec ses fantômes – 2023
Tu m'aimeras – 2022*

Sommaire

Première partie	6
1	6
2	11
3	18
4	25
5	30
6	34
7	38
8	42
9	46
10	49
11	52
12	56
13	61
14	66
15	70
16	73
17	77
18	82
19	86
Deuxième partie	88
20	88
21	97
22	102
23	108
24	111
25	115
26	119
27	121
28	128
29	132
30	137
31	140
32	142
33	146
34	150
35	152
36	156
37	165
38	168
39	173
40	179
41	189
42	193
43	196
44	201
45	205
Épilogue	209

*« Au bout d'un moment,
les femmes battues commencent à accepter l'idée
que c'est de leur faute. Que tout est de leur faute. [...]
Je suis restée longtemps sans comprendre cet aspect du syndrome,
reprit Anna, mais je crois avoir trouvé, maintenant.
Il faut bien que ce soit la faute de quelqu'un, sans quoi
toute cette souffrance, la dépression, l'isolement n'a aucun sens.
On devient folle. Et il vaut mieux être coupable que folle. »*

Rose Madder – Stephen King, 1995

Première partie

En France, chaque année, environ 220 000 femmes adultes sont victimes de violences physiques et/ou sexuelles de la part de leur conjoint ou ex-conjoint.

1

Vingt-deux heures. Je n'aime pas les soirs de début de printemps où la journée n'en finit pas de mourir. Je n'aime ni le soir ni la nuit qui m'enveloppe. La pénombre qui dévore progressivement le décor de ma solitude me renvoie immanquablement aux nuits que j'ai partagées avec Édith il n'y a pas si longtemps. Le spectacle des toits de Paris et le scintillement régulier de la tour Eiffel, le halo lumineux des tours de la Défense, la Lune presque pleine et les notes envoûtantes des mélodies de Dave Brubeck ne parviennent pas à dissiper l'abattement qui s'empare de moi dès que mon regard croise le sien. J'aurais pu, j'aurais dû détruire l'immense photo qui recouvre, comme la publicité obscène de mes échecs, le mur de ma chambre. J'aurais dû la brûler et tenter d'enfouir au plus profond de ma conscience les souvenirs ardents

des heures douces où, les corps encore trempés de sueur, nous nous endormions serrés l'un contre l'autre, les battements de nos cœurs réglés l'un sur l'autre comme des horloges miraculeuses. J'aurais dû brûler ce regard fascinant, ces pupilles noires et brillantes, ce petit nez mutin légèrement retroussé orné d'un brillant minuscule, cette bouche parfaite aux lèvres gourmandes qui dessinaient un sourire provocant, ces fossettes enfantines, ces cheveux d'une éclatante noirceur coupés à la garçonne. Édith est belle. Belle comme un matin d'été, calme et frais, belle comme la tempête qui frappe les rochers de sa fureur prodigieuse, belle comme l'amour. Je me souviens du matin où j'ai pris cette photo avec mon smartphone. Elle venait de se réveiller. Pas maquillée, pas coiffée, elle resplendissait encore des stigmates de la nuit d'amour que nous avons passée, passionnée, violente parfois. L'éclatante beauté de ses traits m'avait émerveillé, comme chaque fois, et je l'avais surprise, souriante et vivante, en la pointant avec mon téléphone, déclenchant un de ces rires qui me faisaient défaillir quand son visage s'éclairait comme une fleur au soleil.

La photo est en noir et blanc, et pourtant j'y décèle la multitude de nuances qui éveillent en moi tant de sentiments partagés. J'y retrouve la passion, cet amour infini et unique, mais aussi cette colère qui enserme mon cœur brisé depuis qu'elle m'a quitté. Pour partir avec mon meilleur ami. Thomas et moi nous connaissons depuis les bancs usés de l'école communale. Ensemble, nous avons fait les quatre cents coups, nous avons partagé les mêmes colères, les mêmes fous rires, les goûters de quatre heures et les premières bières, nous avons couru et joué, dormi sous d'improbables tentes mal montées, dragué les mêmes filles qu'il nous est même arrivé de nous échanger au temps des premiers baisers, nous nous sommes consolés, soutenus. Bien sûr, nous nous sommes perdus de vue quand est arrivée l'heure des études supérieures. Nous sommes devenus adultes chacun de notre côté pour

mieux nous retrouver quelques années plus tard, enfermés dans le rôle que nous avons choisi. J'ai présenté Édith à Thomas lors d'un de ces détestables cocktails mondains que j'exècre et auquel je l'avais convié sans me douter que cette invitation marquerait le début de ma fin. Je n'ai jamais compris ce qui s'était passé ce soir-là. Thomas n'est ni plus beau ni plus intelligent que moi. Il n'a jamais écrit de *best-seller* et ne sait pas jongler avec quatre balles. Ils se sont vus, ont passé la soirée à rire et à discuter pendant que je m'épuisais en courbettes devant le Tout-Paris littéraire, n'imaginant pas à quel point leur complicité naissante me tordait les intestins. N'avait-il pas grandi ? Se croyait-il encore à l'époque où la copine de l'un obtenait *de facto* le statut de copine de l'autre ?

Elle m'a quitté pour lui. Sans rien me dire. Un matin, je me suis réveillé seul dans mon grand lit. Pas un mot griffonné sur un malheureux post-it, pas un message. J'ai passé ma journée à laisser des SMS sur son téléphone désespérément muet. Je suis allé chez elle sans me soucier de la pluie ou du vent, et puis le lendemain, et encore les jours qui ont suivi. Rien. Elle avait disparu. Elle n'existait plus que dans mon cœur et mon cerveau ravagés. Et puis un jour, un message de Thomas : « Pardon. Ne souffre pas, ne nous en veux pas. Elle est faite pour moi comme je suis fait pour elle ».

Fin de l'histoire. Une histoire de six mois faite de rendez-vous passionnés, de courses essoufflées sur le sable de la plage du Touquet où nous aimions partir pour des week-ends romanesques et ardents, de soirées enivrantes, d'étreintes interminables, de moments de douceur ou de fièvre dans un ascenseur ou une cabine d'essayage, de bains mousseux partagés, d'éclats de rire. Six mois à vivre seuls ou presque, sans contact avec le monde extérieur. Parce qu'on était bien comme ça. Ou peut-être parce que je sentais instinctivement que si nous nous montrions ensemble, je risquais de la perdre. Comme si j'avais refusé de montrer cette pierre précieuse pour éviter qu'on ne me la vole. Je

l'avais perdue. Et avec elle ma confiance, mon envie de travailler, mon équilibre, mon inspiration.

Mon métier, ma passion m'ont quitté avec elle.

Allongé sur le dos, les mains croisées derrière la tête, le cerveau embrumé de l'alcool que j'ai ingurgité au cours de cette soirée solitaire pareille à celles qui l'ont précédée et aux autres qui lui succéderont, les yeux tour à tour fixés sur le portrait d'Édith et sur le plafond de ma chambre, j'essaie d'oublier ce que je suis devenu, une épave ensablée, bien loin de l'image et de la vie que je m'étais construites. Je suis écrivain. Pas un de ces petits écrivillons sans talent qui encombrent les rayons des librairies. Un vrai écrivain, auteur de deux romans à succès qui m'avaient apporté la gloire et l'argent. Et le droit sans doute de rencontrer Édith. Tout me ramène à elle. Je n'ai pas l'habitude de me faire plaquer. Normalement, auréolé de ma gloire fictive, porté par mon arrogance et ma fatuité, j'abandonne. C'est moi, la star. Quelle importance. Elles courent toutes après l'éphémère satisfaction de se montrer à mon bras et la jouissance malsaine de se la raconter.

Mais là, c'est moi qui suis abandonné. Et je découvre, en même temps que la solitude, le goût de la bile amère de n'être plus rien. Et j'ai mal partout. Mes muscles se révoltent en crampes lancinantes, mes organes refusent de se soumettre à leur routine, mon cerveau semble envahi d'un troupeau de grillons déchaînés qui strident de jour comme de nuit pour m'empêcher de trouver le repos. Sales bêtes.

Je me suis lancé dans l'écriture de romans à un moment où je ne supportais plus mon métier de journaliste. Je n'y retrouvais ni l'héroïsme de mon père ni la passion qui m'excitait quand, pigiste à *Libération*, je me fendais de reportages ambitieux sur les conditions de vie dans le 9-3, ou les gosses en échec scolaire. Mes papiers, documentés et bien écrits, ainsi, et surtout, que

le nom de mon père resté une référence absolue dans le milieu, m'avaient ouvert les portes de la rédaction du célèbre quotidien. J'étais rapidement devenu, sans avoir besoin de me battre, un journaliste écouté et respecté, introduit dans les sphères les plus branchées du microcosme bobo dont je n'avais pu échapper aux pièges grossiers qu'ils me tendaient. Mon père aurait blêmi, lui qui se faisait une fierté de respecter les codes surannés de la bourgeoisie intellectuelle. Pas de maîtresse, pas d'alcool ni de drogue, pas de sorties dans des discothèques ou des clubs enfumés, pas de réseaux sociaux, pas d'apparitions dans une presse *people* qu'il vomissait. La vie d'un saint de la bonne vieille droite réactionnaire à l'image d'un général de Gaulle qu'il admirait plus que tout. Mon père était mort au combat, alors qu'il effectuait un reportage risqué dans le désert algérien soumis à la violence d'obscurs réseaux islamistes.

Une mine antipersonnel oubliée, et me voilà orphelin de celui à qui je voulais tant ressembler sans en avoir ni le courage ni le talent.

Et maintenant que j'avais réussi à faire ma place dans cette jungle peuplée de jalousies, je ne comptais pas laisser passer ma jeunesse sans profiter des boîtes de nuit où j'avais mes entrées et où l'alcool, la poudre et les filles rythmaient ma lente déchéance vers les artifices de la superficialité. Je n'étais plus le fils de. J'avais réussi à me forger une réputation de héros parisien à qui tout réussit, vedette des médias et client habituel des magazines *people* où s'affichaient à l'occasion les preuves flagrantes de ma descente vers l'inutilité. J'avais alors découvert l'ennui et m'étais désintéressé de ce travail de journaliste pour sombrer dans la futilité et l'oisiveté.

Alors, je m'étais lancé dans l'écriture de ce qui allait devenir mon premier roman.

— Raconte-moi encore...

Sur le mur, les yeux mutins d'Édith semblent appeler les souvenirs, alors que son portrait tangué dans les remous d'un sommeil qui se refuse à s'installer. Nous pouvions passer des heures à se raconter nos vies, comme si nous voulions enregistrer le plus de détails sur l'autre pour ne rien perdre de ce qui nous unissait, pour découvrir ce que nous avions en commun, pour savoir ce qui nous différenciait et en tirer le meilleur.

— Au début, ça n'avait rien de très sérieux. Je ne me pensais pas capable d'aller au bout d'un tel projet. Mais je me suis pris au jeu. Et puis je voulais prouver à mon père qu'il avait eu tort de ne pas croire en moi, de me considérer comme un bon à rien. Même s'il était déjà mort. Parce qu'il était déjà mort. Alors, j'ai inventé l'histoire d'un fils à papa magnifique...

— Comme toi, m'avait-elle coupé.

— Si tu veux. Un fils à papa qui se pique de distribuer aux plus démunis la fortune issue de son héritage...

— Ah, ça, c'est pas toi...

— ... jusqu'à ce qu'il se brûle les ailes au contact d'une marginale dont il tombe follement amoureux.

Au début de notre histoire, Édith avait lu mon premier roman. Elle ne comprenait pas pourquoi j'étais parti d'un personnage

dont elle disait qu'elle me reconnaissait en lui, pour ensuite partir dans un délire où cette personne ne me ressemblait plus du tout. Et qui se révélait même, au fur et à mesure que l'histoire avançait, l'exact contraire de ce que j'étais en réalité. Mais n'est-ce pas là pour un auteur la finalité de l'écriture? Créer une réalité, une fausse vérité qui l'autorise à se croire différent de ce qu'il est en vrai? Et que cette vérité devienne la réalité aux yeux d'un monde aveugle. Pris au jeu de l'écriture, j'allais progressivement changer de peau. Moins d'articles ravageurs dans le journal, moins de sorties, plus de poudre blanche ou de réveils au petit matin la tête enserrée dans son étau éthylique. J'ai repris goût au travail, au plaisir de la création, je me suis habitué aux migraines et aux angoisses de la page blanche.

Je me suis finalement endormi. Édith me prend par la main et m'entraîne sur le balcon au pied duquel les vagues d'un océan déchaîné menacent de faire s'écrouler le château de paille où nous nous trouvons, enlacés et nus. Elle me crie à l'oreille de me réveiller quand Thomas me pousse brutalement dans le vide où le feu a remplacé l'effrayant bouillonnement.

Je me réveille en sueur, comme d'habitude, rompu à cette nouvelle expérience du sommeil qui n'en est pas un. Sur le mur, Édith n'a pas bougé. Je parviens difficilement à m'extraire de mes draps trempés de sueur et me dirige vers la cuisine pour me faire couler un café réparateur quand le téléphone se met à brailler l'introduction de Satisfaction pour me réveiller totalement.

— Camille?

— Je peux passer?

— Ouais, si tu veux. Tu n'as rien d'autre à faire?

— Si, mais j'ai envie de te voir.

— Envie, ou besoin? En amie, ou pour le boulot?

— En amie.

Il y a quelques années, j'avais retrouvé Camille, une vieille connaissance croisée au hasard d'un bar enfumé. Camille Gasperoni est une fille superbe : longue, fine, féline, perchée sur des jambes interminables, un corps souple et gracieux toujours sublimé par une garde-robe appropriée et des talons aiguille d'acrobate, n'hésitant jamais à offrir en spectacle sa plastique irréprochable. Une Vénus échappée d'un magazine au papier glacé hypnotisant. Elle est éditrice. Mon éditrice. Mon agent, aussi. Écrivaine frustrée, elle possède les talents multiples de la romancière, de la grammairienne, de la poétesse et de la chasseur de formules et de métaphores engagées. Elle a la réputation de se donner corps et âme à son métier, et nombreux sont les auteurs qui se sont brisé le cœur et la virilité sur sa résistance à leurs assauts répétés. Outre son corps de rêve, son intelligence hors normes et son humour ravageur, elle possède un défaut rédhibitoire à leurs yeux : elle préfère les femmes et partage sa vie et son lit avec une dénommée Sylvie, reine de la nuit et danseuse de cabaret, qui lui apporte tout ce dont elle a besoin d'amour, de tendresse et de chaleur torride, de sexe et d'écoute bienveillante.

Quelques heures après ces retrouvailles inopinées, noyés dans le mauvais blues et le brouillard nicotiné, nous avons refait connaissance. Confidences murmurées, jeux de séduction à peine voilés, situations dévoilées, nous nous sommes racontés. Elle me voyait souvent et suivait mon parcours grâce à mes fréquentes apparitions dans la presse. Je lui ai raconté que j'essayais de devenir écrivain. Je lui ai parlé de mon roman en cours, de ma lassitude à n'être qu'un faux vivant, de mon envie de changer de peau. Elle avait écouté, enregistré, analysé, les jambes croisées et le décolleté foudroyant, flairant la possibilité d'une collaboration littéraire. C'est comme ça que je me suis vu proposer la signature d'un contrat aux Éditions de L'Archet où elle exerce en tant que

directrice éditoriale. J'ai fini mon roman, il a été édité, il s'est vendu au-delà de tout ce que j'aurais pu imaginer, et je suis passé du statut de journaliste aigri à celui d'écrivain *bankable*, sociétaire recherché des plateaux télé. Sans coucher.

Deux romans et vingt-mille exemplaires plus tard, je m'imaginai redevenir une célébrité médiatique mais pour d'autres raisons que mes frasques nocturnes et libertines. Mon talent serait reconnu par tous, et je courrais les plateaux de télévision pour raconter par le détail le personnage que je ne suis pas, que j'embellirais sans vergogne faisant de mon existence banale le roman magnifique d'un héros moderne.

Et puis, j'ai rencontré Édith. Je frimais alors sur le plateau d'un obscur talk-show sur une chaîne ignorée de la TNT. Elle était venue là pour me rencontrer. Parce qu'elle était fascinée par les écrivains en général et par moi en particulier, et qu'en s'inscrivant à un maximum d'émissions elle espérait rencontrer un de ses auteurs favoris et discuter avec lui de littérature, de techniques d'écriture, de pluie ou de beau temps. Ce soir-là, c'était moi. Elle s'était approchée de moi à la fin du direct. Et on s'est tellement rapprochés que nous nous étions retrouvés le lendemain matin dans mes draps froissés.

Elle n'y est plus.

Depuis quelques semaines, Camille me harcèle pour que je lui montre l'avancée de mon travail sur mon prochain roman. J'ai signé pour trois livres. Et mon contrat stipule que je dois rendre le prochain au mois de septembre. On est en juin et je n'ai toujours rien écrit. Je lui dis que je travaille, que je serai dans les temps, que je ne peux rien montrer pour l'instant. Trop brouillon. Un mensonge. J'ai appris depuis longtemps que la vie s'accommode facilement des mensonges pour peu qu'ils soient distillés avec

suffisamment d'intelligence et de persuasion, et qu'ils se métamorphosent sans difficulté en vérité dès lors que ceux à qui ils s'adressent les croient. La base de la politique. Je ne suis pas certain que Camille gobe vraiment tout ce que je lui dis. Elle sait qu'Édith m'a quitté, et elle n'est pas sans avoir décelé — il faut dire que je ne fais rien pour le cacher — l'état dépressif dans lequel je me trouve.

Et comme je déteste lui mentir, je dois être loin d'un niveau correct de conviction. Et la patience de son patron a les limites économiques de son entreprise, en grande difficulté car dépourvue, hormis moi, de têtes d'affiche porteuses de rentrées financières.

Que vais-je bien pouvoir inventer encore pour tenter de la faire patienter jusqu'à la prochaine fois ?

J'aurai passé la journée à tenter de répondre à cette question.

Encore une journée morne et vide de surprises et d'activité, passée à arpenter la solitude de mon appartement de riche, entre ma chambre et le canapé, le canapé et mon ordinateur muet. À attendre le soir. Comme d'habitude, elle sonne à la porte et n'attend pas que je réponde pour s'introduire chez moi comme si c'était chez elle. Comme d'habitude, elle se précipite dans mes bras et m'étreint comme si on ne s'était pas vus depuis vingt ans. Comme d'habitude, elle se dirige vers le meuble bas de la télévision où elle sait trouver de quoi sustenter sa soif imaginaire. C'est vrai qu'elle est comme chez elle, et j'aime ça. Elle y trouve comme par miracle une bouteille de Kilchoman pleine. Elle sait que depuis le départ d'Édith, j'ai une fâcheuse tendance à confondre n'importe quel alcool avec des antidépresseurs. Chacun sait pourtant que cette drogue entraîne des conséquences contraires à l'effet recherché et qu'il s'agit d'un dépressiogène puissant. Mais comme elle n'a pas trouvé le moyen de me faire sortir de cet état de crise asthénique et qu'elle imagine que cet alcoolisme passager m'aide à écrire, elle laisse chaque fois qu'elle vient, mal cachées dans des

recoins improbables, des bouteilles qu'elle s'empresse d'ouvrir et de partager avec moi.

Complicité d'autodestruction.

Les deux verres qu'elle remplit avant de s'installer sur l'accoudoir du fauteuil dans lequel je me suis tassé ne resteront pas pleins longtemps. Le sien, du moins. Ses longues jambes croisées et son décolleté vertigineux ne me laissent pas insensible. Malgré notre amitié et la complicité qui nous unissent, je ne parviens que difficilement à réfréner mon attirance pour elle. Elle avale son whisky brutalement sans que cela lui arrache la moindre grimace. Quelque chose ne va pas.

Elle est stressée, nerveuse.

— Sylvie et moi, on va se séparer, lâche-t-elle en scrutant le fond asséché de son verre. Elle ne supporte pas l'idée que je sois amoureuse d'un mec.

— Toi? Tu en pincas pour un type? Qu'est-ce qui t'arrive? Tu as attendu trente-cinq ans pour te rendre compte que l'hétérosexualité restait la meilleure solution?

— Arrête, c'est pas drôle.

— Elle est assez libertine en temps normal. Serait-elle devenue une adepte de l'exclusivité amoureuse?

— Non. C'est le fait que ce soit un homme. On s'est déjà trompées avec des filles, c'est le jeu. Mais là, c'est un mec. Rédhibitoire.

— Je le connais?

Camille se sert un deuxième verre, alors que je n'ai pas touché le mien, et l'ingurgite d'un coup. Je sais ce qu'elle pense. Elle est amoureuse de moi. Je le sens, je le vois, je le veux. Des regards, des attitudes, cette façon de provoquer mes sens en se frottant à moi, en offrant à mon regard les courbes de son corps. Mais je sais aussi qu'elle ne dira rien. Qu'elle refusera de prendre le risque d'abîmer notre belle amitié qu'elle rêve éternelle, indestructible et

que l'on vit depuis si longtemps. Elle sait tout de moi, comme je sais tout d'elle. Nous sommes liés l'un à l'autre par une chaîne inoxydable. Mais pas sincère.

Elle a toujours préféré les femmes. Les hommes ne l'intéressent pas. Ils ne la dégoutent pas, non. Elle s'est découverte lesbienne par hasard. Parce qu'elle a un jour rencontré une fille qui lui plaisait, qu'elles ont fait l'amour et qu'elle s'est dit qu'elle ne voudrait jamais connaître autre chose que ça. Une évidence. Elle n'est pas homo par militantisme. Par amour.

Sa dispute avec Sylvie me perturbe. Parce qu'elle est désormais libre et que je vais avoir du mal à retenir mon envie d'elle.

— Non. Tu ne le connais pas.

Mauvaise réponse. Elle glisse de l'accoudoir et se blottit dans mes bras. Nous resterons amis.

— Je peux rester dormir ?

Sale nuit. Interminable et secouée de tremblements, de frissons. Continuellement interrompue de rêves trempés, de rêves merveilleux et de cauchemars épouvantables. Mes nuits sont les mêmes depuis qu'Édith m'a laissé tomber dans les angoisses perpétuelles et la peur irrationnelle de la perdre à tout jamais.

Cette nuit était pire que les autres. Parce qu'à côté de moi, sous la couette, à distance raisonnable réduite trop souvent à l'épaisseur d'une feuille de papier d'Arménie, dormait Camille, dont, les poings serrés et le cœur palpitant, j'essayais d'oublier la présence. Pourquoi m'imposer cette épreuve ? Entre deux pertes d'équilibre, elle avait endossé un haut de pyjama trop large et un pantalon de jogging rose qu'Édith avait laissés là comme des aiguilles plantées dans le torse d'une poupée vaudou. À peine allongée, elle s'était endormie, me laissant à ma solitude et à mes fantasmes biscornus qui me faisaient passer de l'une à l'autre.

J'imagine qu'elle a quitté le lit et l'appartement alors que le soleil hésitait encore à réveiller les rues endormies. Ma main caresse le drap encore chaud et imprégné du parfum entêtant de celle qui est encore mon amie sans plus l'être vraiment. Je sors du lit courbaturé et me dirige vers la porte d'entrée de l'appartement dont la sonnette a retenti d'un son bref. En caleçon et la chevelure hirsute, j'ouvre et me retrouve nez à nez avec ma femme de ménage qui vint trois fois par semaine tenter de remettre de l'ordre dans mon foutoir de jeune célibataire. Sabrina ne correspond pas

vraiment au type de femme que j'apprécie et qui m'attire. De taille moyenne, son léger embonpoint trahissant un équilibre de vie peu respectueux des normes imposées par les magazines féminins, un visage poupon sans trace de maquillage, elle promène sans grâce un fessier rebondi au sommet de jambes courtes et potelées. Il émane de ses grands yeux sombres une mélancolie indéfinissable qui me met mal à l'aise. Cette fille porte sur elle les affres d'une vie peu exaltante. Peu bavarde, elle se contente de faire le travail que je lui demande sans jamais tenter d'entamer une conversation avec moi. Et comme je ne cherche pas à établir avec elle un vrai contact, nos discussions se résument à des « bonjour », « ça va », « au revoir » sans humanité.

Ce matin, contrairement à ses habitudes et malgré la douceur qui règne depuis quelques jours, elle est vêtue d'un pull de laine trop large qui l'enveloppe comme un sac, d'un pantalon de jogging difforme et d'un bonnet aux couleurs du Paris-Saint-Germain d'où s'échappe sa longue chevelure brune. Elle porte d'épaisses lunettes de soleil foncées. Peu attirante d'ordinaire, elle est franchement repoussante aujourd'hui. Alors que je m'efface pour la laisser entrer, je ne saurais dire si elle a jeté un regard sur moi et ma tenue vestimentaire pour le moins minimaliste. Il faut dire qu'elle doit en avoir l'habitude. Elle n'est pas à proprement parler une femme pour moi. Elle est une femme de ménage sans attrait et je n'ai pas de raison d'agir devant elle comme je le ferais devant une vraie femme dont je voudrais attirer le regard. Après un rapide « Bonjour, Monsieur » murmuré, elle se dirige vers la cuisine où elle s'équipe de sa tenue de travail et de son matériel sans quitter ni son bonnet ridicule, ni ses lunettes, ni son pull hors-saison. Drôle de personne. J'ai fait installer une douche italienne dans ma salle de bain sans porte. C'est donc sans pudeur que je me glisse sous le jet brûlant, sans me soucier de la présence de Sabrina.

Douche rapide, retour dans la chambre où je m'habille des mêmes vêtements que la veille. Je m'installe devant mon ordinateur avec l'espoir de commencer à écrire quelque chose. En vain. Je divague entre mon traitement de texte désespérément blanc, ma boîte mail envahie de spams, et le Tetris, un stupide jeu d'empilement qui m'aide à me vider l'esprit et sur lequel je passe la plupart de mon temps. Un étrange trouble se saisit depuis quelque temps déjà de mon cerveau perturbé par mon involontaire et destructeur célibat. Et si je n'étais qu'un imposteur ? J'ai écrit mes deux premiers romans sans effort, presque naturellement, et le succès a suivi grâce, surtout, au travail de Camille qui a fait tout ce qu'il fallait pour que la reconnaissance et une gloire relative surviennent rapidement. Depuis, plus rien. Pas la moindre idée de départ, pas le plus petit embryon d'histoire. Je peux passer des heures devant mon ordinateur, suer sang et eau devant l'écran, rien ne vient. J'écris un mot, une phrase, et je jette la page à peine noircie dans la corbeille virtuelle que je vide aussitôt dans un geste de colère et d'impuissance. Avant que Thomas ne m'enlève Édith, je m'en étais ouvert à lui. Il s'était montré rassurant. Tous les écrivains connaissent un jour ces périodes de délicatesse avec l'inspiration qui finit toujours par revenir. « Surtout un écrivain de ton talent », avait-il même cru bon d'ajouter, jamais avare de compliments. Salaud. Dire qu'à ce moment-là, il avait certainement commencé à coucher avec elle. J'ai envisagé d'écrire sur le sujet, dans l'élan d'une catharsis malsaine. Mais la blessure était trop douloureuse, et ressasser n'aurait pas aidé à la cicatrisation. J'ai parfois l'impression d'être comme un marin interdit de prendre la mer à cause d'une météo qui rendrait l'océan impraticable. Depuis la jetée, il observe, impuissant, les vagues de dix mètres qui le retiennent au port, orphelin d'une passion qui le fait vivre et respirer. Et son navire reste à quai. L'auteur, l'artiste travaillent et créent pour assouvir un irrépressible besoin de se

dévoiler, de s'ouvrir, de s'offrir aux autres. Parce que la création est l'essence même de leur âme, de leur corps. Ils créent pour eux-mêmes, pour survivre. Sous la seule contrainte de leur dévoreuse passion. Mais lorsque la contrainte se fait extérieure, lorsque la pression de l'entourage, du public, des sponsors, des médias devient plus forte que leur génie, ils perdent ce qui faisait d'eux des êtres à part, le moteur de leur existence : leur imagination créatrice, leur respiration. Et leur vie devient un enfer pavé de toiles vierges ou de pages immaculées, d'insomnies, de repères disparus, de confiance envolée.

Je suis encore sous le choc de ma nuit passée à côté de Camille. Qu'est-ce qui lui a pris de venir me raconter tout ça, et de ne pas aller au bout de sa confession ? Je sais que c'est de moi dont elle est amoureuse. Je le sais depuis longtemps. Je ne suis pas amoureux d'elle. Bien sûr un petit plan cul avec elle, une des plus belles femmes de Paris, ne me déplairait pas. Mais c'est mon amie. On ne souille pas une si belle amitié avec une histoire de fesses dont il ne peut rien sortir de bon. Et surtout, elle est mon éditrice. Elle sait faire patienter le patron des Éditions de l'Archet qui n'est pas prêt à accepter une rupture de contrat consécutive à une panne d'inspiration et à une amourette avec l'un de ses auteurs vedettes. Non. Pour rien au monde, je ne changerai la nature de notre relation, dût-elle en souffrir le martyre.

Il règne dans l'appartement un lourd et inhabituel silence. Je n'entends ni le bruit de l'eau qui coule dans le fond d'un seau de plastique, ni l'épouvantable vacarme de l'aspirateur — on me l'avait vendu comme le plus silencieux du marché —, ni la vapeur qui s'échappe du fer à repasser. Rien. Comme si Sabrina était déjà partie. Inquiet, je quitte ma grotte sombre et je la découvre, assise sur le canapé qui fait face à l'immense baie vitrée donnant sur la terrasse et la vue imprenable sur la tour Eiffel et les toits de Paris.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Dernier chapitre
ou le sang des autres

Didier Farcy

Version gratuite - Ne peut être vendu

Illustration de couverture : JYG

Crédit photos : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr